

La redoutable épreuve qu'est un deuxième roman
Terre du roi Christian de Sylvain Trudel, Montréal, Quinze,
1989, 195 p., 18,95\$.

Yvon Bernier

Numéro 56, hiver 1989–1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39152ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

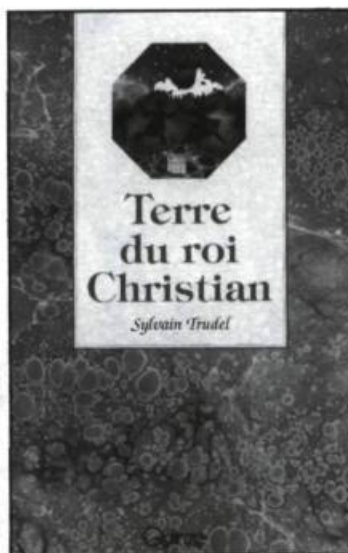
Bernier, Y. (1989). Compte rendu de [La redoutable épreuve qu'est un deuxième roman / *Terre du roi Christian* de Sylvain Trudel, Montréal, Quinze, 1989, 195 p., 18,95\$.] *Lettres québécoises*, (56), 23–23.

LA REDOUTABLE ÉPREUVE QU'EST UN DEUXIÈME ROMAN

Terre du roi Christian de Sylvain Trudel, Montréal, Quinze, 1989, 195 p., 18,95\$.

Après avoir fait paraître fin 1986 *Le Souffle de l'harmattan* que remarqua alors la critique, premier roman qui valut à son auteur d'être salué comme la révélation de l'année, Sylvain Trudel publie à présent ce deuxième roman tant redouté des écrivains qui ont eu la chance de voir leur coup d'envoi tenu pour un coup de maître. En effet, si flatteur que puisse s'avérer dans l'instant un accueil extrêmement favorable, il s'accompagne en même temps de l'obligation plus ou moins implicite de ne pas décevoir par la suite les espoirs qu'on fonde sur votre talent. Perspective paralysante que celle-là! Dans le passé, elle a donné des sueurs froides à pas mal d'écrivains qui du coup apprenaient à leurs dépens ce qu'il en coûte d'être considéré comme «l'enfant de la promesse». À n'en pas douter, il s'agit là d'une expérience que Trudel a dû vivre, et doublement, puisque dans son cas les éloges de la critique devaient être en outre entérinés par le prix Molson de l'Académie canadienne-française et par le prix Canada-Suisse.

Pareille reconnaissance à la fois publique et officielle, dans les circonstances, n'avait rien de surfait : *Le Souffle de l'harmattan* possède en vérité quelque chose de proprement magique. Comme Roman Gary dans *La Vie devant soi*, — l'association vient d'elle-même à l'esprit et on pourrait l'assortir d'une foule d'autres, — Trudel confie la narration à un enfant doté d'une imagination foisonnante et servi par un langage personnel d'une richesse d'invention qui ravit. L'espèce de porte-à-faux dans lequel est placé ce langage, où fourmillent les déviations de sens et les rapprochements les plus inattendus encore que pas du tout insensés, procure un vif plaisir au lecteur capable de faire abstraction de l'âge adulte qui est le sien, pour reprendre au héros une de ses formules. Malheureusement dans *Terre du roi Christian*, qui met aussi en scène un petit garçon en route vers l'adolescence, le



sortilège n'opère plus ou n'opère que sporadiquement, à la faveur des moments de grâce.

Si l'on s'en tient à l'axe principal et presque étique du récit, *Terre du roi Christian* raconte la difficulté d'être d'un fils qui souffre cruellement de l'absence de son père. «Père manquant» avant l'heure, puisqu'en effet l'action se déroule à la toute fin des années 1950 et au cours de la décennie suivante, ce dernier ne passe que cinq jours par mois avec sa famille. Car il travaille sur un bateau que l'imagination de l'enfant transfigure en vaisseau de songe, alors qu'on a affaire à un banal traversier dont il aura honte lorsque le hasard lui permettra de le voir à la télévision, l'obligeant à corriger la représentation héroïque qu'il s'en était donnée jusque-là. Que cet enfant frustré cherche refuge dans le rêve ou envisage de renaître, rien de plus logique. Cependant, grâce à certaines femmes de son entourage, notamment une sage-femme qui vit en recluse et une grand-mère qui mettra fin à ses jours en se jetant dans la gueule d'un volcan finlandais, il ne s'évadera pas tout à fait du réel en empruntant quelque fatale tangente, comme son ami Christian par exemple. Au contraire, son épuisante quête s'achève sur ce qui a toutes les apparences d'une aube.

Au résultat, le lecteur qui a aimé *Le Souffle de l'harmattan* sort un peu déçu de sa lecture de *Terre du roi Christian*. Certes, il ne s'attendait pas à ce que Trudel le fasse repasser par des chemins trop familiers et encore moins souhaitait-il qu'il lui offre un pastiche savamment déguisé de sa première fiction. Tout simplement, il espérait en secret retrouver d'une autre façon l'émerveillement qu'avait suscité en lui une première œuvre d'une grande fraîcheur et d'une originalité manifeste dont sa mémoire avait gardé le souvenir. Hélas, le miracle ne se reproduit pas. Est-ce à dire que *Terre du roi Christian* n'intéresse pas et que par conséquent il ne vaut pas la peine de s'y arrêter? Évidemment pas! La tragédie intime de Luc touche; les autres personnages, surtout les féminins, ne laissent pas non plus indifférent. Pourtant, force est de constater aussi que le deuxième roman de Trudel reste en deçà du premier. Dès lors, quelles sont donc les raisons qui peuvent expliquer cette demi-réussite?

Sans doute y en a-t-il plusieurs mais l'on s'en tiendra à quelques-unes seulement. Tout d'abord, il semble bien que le passage de la première à la troisième personne ne se soit pas révélé un heureux choix. Le narrateur omniscient, en plus de se dresser comme une sorte d'écran entre la matière romanesque et le lecteur, permet à l'auteur d'intervenir personnellement dans le récit à travers des propos qu'on sent émaner de son propre fond plutôt que de celui du personnage. Trudel donne assez fréquemment dans ce travers : de telles initiatives gênent toujours au plan acoustique et irritent à la longue. Qu'on ajoute ensuite à cela une profusion d'idées, de références culturelles, d'aperçus philosophiques entendus au sens large, souvent mal amalgamés à l'ensemble, avec pour finir quelques réserves sur le style, et l'on saura à peu près à quelle enseigne loge l'insatisfaction qu'on éprouve en refermant *Terre du roi Christian*. Un roman point dénué d'intérêt, probablement nécessaire, mais qui marque le pas dans la production encore modeste de Sylvain Trudel. □